

Vietnam aller-retour

Le Vieux tire la porte derrière lui et son geste s'accompagne du grincement timide qui dit la rouille des paumelles soutenant le vantail de bois. Un instant il songe à ce petit travail de graissage qu'il s'est promis d'effectuer il y a bien six mois mais qu'il a toujours repoussé au lendemain avec le sentiment que la force sournoise des choses prenait irrémédiablement le dessus. Derrière lui il laisse les pièces de la maison hantées par les fantômes des meubles recouverts d'épaisses toiles bises. La salle à manger ressemble à un champ d'automne visité par des nuages matinaux arrêtés en panaches immobiles ou tassés de chaque côté des fenêtres. Dans la chambre, le vieil homme a plié la courtepointe de soie rouge dans l'exact prolongement des deux oreillers. C'est ainsi qu'avant chaque départ sa Vietnamienne procédait. Elle prétendait que la soie vivait comme les plantes et qu'il ne fallait pas lui imposer des pliures nouvelles. Elle lissait du plat de la main chaque parcelle d'étoffe afin d'éviter tout froissement supplémentaire, accomplissant ce rituel avec des commentaires dans sa langue natale qui claquaient en syllabes claires et définitives. D'ailleurs avec elle, tout était toujours définitif, ses joies et ses chagrins, ses bouderies et ses décisions. Sa vie était un pur présent. Sa Vietnamienne ! C'est ainsi que de son côté à lui on désignait cette femme menue qu'il avait épousée lors d'un de ses séjours à Hanoi. Il avait fini par vivre plus souvent là-bas qu'ici et s'était imprégné des lourdes vagues d'humidité que, saison après saison la mousson déversait sur le pays sous l'œil à la fois gai et impassible des vietnamiens. À chacun de ses retours ses neveux le harcelaient de questions et il se prêtait au jeu avec un vrai bonheur. Chang-Li était belle comme un papillon. Lui, il racontait :

- C'est comment là-bas ?
- Tu as fumé de l'opium ?
- C'est vrai que les forêts sont si denses qu'il y fait toujours nuit ?
- Et Chang-Li, où l'as tu rencontrée ?

Il parlait. Il apportait des brassées d'odeurs, de bruits et de couleurs de ce pays qu'il aimait. Ses mots exacerbèrent sa nostalgie. Il en mettait partout. Sur les typhons et sur les rideaux en lampas qu'on tirait au crépuscule juste avant que le ciel ne soit brutalement plongé dans le noir. Sur le parfum douceâtre des papayes en décomposition et sur les chuchotements feutrés des pantalons de tussah quand les femmes servaient le thé dans la petite pâtisserie du quartier. Ses neveux le suivaient dans des dédales de ruelles, s'abritaient avec lui sous les feuilles géantes des bananiers et lançaient des sapotilles trop mûres contre des bandes ennemies.

Ses frères et soeurs détestaient la vie qu'il menait là-bas. La jalousie le disputait au mépris. Leurs enfants faisaient montre d'une curiosité qu'aucune remarque critique ne pouvait remettre en cause. Bref ils l'admiraient inconditionnellement de ce qu'il vivait dans un pays de Cocagne. C'est du moins ce qu'il leur racontait. Les adultes, eux, lui enviaient les sommes coquettes qu'il avait accumulées toutes ces années à réparer le réseau ferré que les bombardements de 1965 à 1968 avaient anéanti. On regardait de haut sa femme, ânonnant des phrases pointues comme des éclats de verre qui avaient le don de les exaspérer. Alors, à chaque réunion familiale c'était le même scénario, les parents cherchaient des prétextes pour ne pas le laisser seul avec ses neveux et lui-même avait fini par renoncer en grande partie à ces retrouvailles. C'est ainsi qu'il s'était réfugié à Pignes. Il y avait acheté un mas et y avait entassé tout ce à quoi il tenait, mobilier de bois de rose, tentures brodées, estampes fabriquées pour le Nouvel An vietnamien, jarres en céramique et décors en émail, vases en grès vernissé. Il avait réinventé en plein pays provençal le Vietnam de sa mémoire.

Bien du temps a passé depuis que le Vieux s'est définitivement installé à Pignes. Parfois il a l'impression que les lieux et les années se bousculent, le mistral joue les cyclones, les brumes de chaleur du plein été se glissent dans les bains de vapeur qu'il avait coutume de fréquenter au fond d'un établissement discret qui fournissait de l'alcool de riz et des filles pas trop farouches. Les étagères de ses

bibliothèques avaient été peu à peu envahies par des ouvrages consacrés au Vietnam, et les légendes du pays d'Oc qui l'avaient séduit un temps étaient reléguées sur des rayonnages inaccessibles. Lui, il est devenu comme ces temples minuscules, enfouis au coeur des forêts et qui étouffent sous l'étreinte de lianes en parabiose avec les volutes de pierre, ou les balustrades de bois.

Un jour, ça fait cinq années maintenant, sa Vietnamiennne a disparu du mas. La veille encore elle babillait en s'extasiant sur les oliviers qui occupent le fond du jardin par-delà la rangée de lavande et le lendemain, elle n'était plus là. Son petit oiseau mouche s'était volatilisé sans crier gare. Il n'avait rien vu venir. Comme à son habitude elle brassait beaucoup d'air à propos de projets qui n'aboutissaient jamais. Il ne s'était pas trop inquiété. Elle disait vouloir se lancer dans l'hôtellerie du côté de Marseille et il pensait que cette idée lui durerait un mois, grand maximum, un temps de vacances en quelque sorte. Seulement voilà, son absence avait duré. Les enfants ont commencé par le rassurer, évoquant leur grande différence d'âge, le besoin pour elle de vivre ailleurs pendant un temps. Puis eux-mêmes espacèrent leurs visites ; ils ont fini par ne venir qu'en de rares occasions. Depuis le Vieux vit seul avec ses rêves de pluies chaudes pour garder ses jours et ses nuits. Il est tout moulu, le corps lourd et les jambes raides. Il n'a plus la force - mais peut-être est-ce l'envie qui lui manque - de se déplacer dans les grandes pièces de la maison. Il lui suffit de se rejouer les films du passé, allongé des heures durant sur la méridienne face au jardin.

Récemment ses enfants lui ont réservé une chambre dans la résidence de retraite du village voisin. Il a résisté tant qu'il a pu mais il a fini par renoncer tant l'insistance des siens était lourde à porter. Il est au bout de ses forces ; et l'aide-ménagère qui l'a secondé ces dernières années ne suffit plus à la tâche.

Aujourd'hui, il quitte donc sa maison. Après avoir jeté tout ce qui lui reste d'énergie dans l'arrangement de la courtepoinette de soie rouge, comme la porte est lourde à tirer ! Il entend sans cesse la voix du

notaire venu lui proposer un arrangement : on va le prendre à la maison de retraite, on va payer tous ses frais, en contrepartie ses enfants s'engagent à ne rien toucher au mas, plus tard tout ce qui s'y trouve et le bâtiment lui-même seront vendus pour payer les dettes de sa Vietnamiennne. Il paraît qu'elle a fait faillite, et depuis on ne sait où elle est. C'est en tout cas ce qu'on lui dit. Peut-être est-elle repartie dans son pays.

Ca lui fait mal ce possible retour vers la touffeur des rizières et le craquement des bambous qui gémissent dans les forêts. Sa Vietnamiennne... Elle pouvait bien partir vivre ailleurs et avec d'autres, mais l'hypothèse de son retour à Hanoï le martyrise comme une trahison. C'est seulement maintenant qu'il se sent vraiment abandonné. Depuis, il se sait mourir aussi. Plus personne ne viendra ici, pas même Garance, sa fille aux cheveux d'or et aux yeux en amande. Trois semaines plus tôt quand le notaire lui a fait comprendre que tous ses biens étaient hypothéqués, il a vu son coeur se vider d'un coup.

Gabriel balaie la porte du faisceau de sa lampe de poche. Il comptait être au mas dans l'après-midi mais un barrage de routiers mécontents l'avait contraint à faire un grand crochet par l'intérieur du pays. Il est donc arrivé tard et se fait maintenant l'impression du voleur qui a attendu la tombée de la nuit pour perpétrer son forfait. Une violation de domicile, ce n'est pas rien même si le domicile en question appartient encore pour moitié à sa soeur et à lui-même ! Tant que le père est vivant pas question que les créanciers sortent du bois. Cependant Gabriel sait que la fin approche. Il a décidé de venir passer deux jours ici. Il va soigner les oliviers, cueillir de la lavande pour sa femme qui aime tresser des cannettes avec les longues tiges qu'elle entremêle à des rubans de couleur après avoir placé les fleurs au centre de ce qui devient un joli fuseau odorant. Il veut aussi récupérer deux ou trois ciseaux à bois qu'il a prêté à sa mère quand elle se piquait de sculpture. L'expérience avait duré quelques mois, comme toutes les expériences dans lesquelles Chang-Li se lançait, puis elle avait déclaré que la poussière de bois irritait ses poumons et que sa vraie vocation était la peinture. Une rame de papier Canson et quelque cinquante tubes

de gouache plus loin, elle passait à autre chose. Enfin, elle a disparu du mas, séduite par une petite annonce dans un journal local et convaincue que l'hôtel « Le Large » n'attendait qu'elle pour renaître de ses cendres. De temps à autre Garance reçoit une carte postale et elle en informe son frère, mais aucun des deux ne prévient le père.

Voilà qui ramène brutalement Gabriel à la réalité des scellés qui interdisent l'accès à la maison. Son père n'est parti que depuis trois mois et déjà les araignées besogneuses ont tissé leurs toiles entre l'angle de la porte et les verrous. « Les bestioles sont de la partie... Toujours la même histoire quand il s'agit de bouffer... une mouche, le bien d'autrui, ça ne change pas grand-chose ! »

Gabriel éclaire une dernière fois la porte et se dirige sur la gauche de la maison. En bas du mur la tâche plus sombre d'un soupirail l'aide à s'orienter. Autrefois son père évoquait régulièrement la nécessité d'installer une grille pour éviter que l'ouverture ne tente quelque maraudeur. Il s'était contenté de poser une planche qui occultait en partie le trou et avait négligé finalement toute intervention plus radicale. Vers l'âge de quinze ans Gabriel utilisait souvent ce passage pour entrer et sortir clandestinement de la maison. À l'époque, il fréquentait comme on dit au village, mais ni son père ni sa mère n'en avaient eu vent. L'élue de son cœur l'attendait derrière l'oliveraie, il lui prenait la main avec le sentiment que le ciel n'allumait toutes ses étoiles que pour eux. Un jour, elle n'était pas venue. Elle avait été la grande histoire de sa vie d'adolescent. Depuis la planche n'avait plus bougé de place. Lorsqu'à son tour sa soeur Garance avait eu un amoureux elle sortait par la porte, tout simplement.

Ecartant les herbes qui ont poussé devant le soupirail Gabriel repère quelques escargots, des petits gris. Sans réfléchir, il les ramasse. Sa mère avait pour habitude de les garder sous un pot de fleur renversé en attendant d'en avoir assez pour les cuisiner après les avoir fait jeûner quelque temps. Gabriel n'en a plus mangé depuis qu'elle est partie. Il déplace le vantail de bois et pénètre dans le sous-sol.

L'ouverture est étroite, beaucoup plus que dans son souvenir. Dans la cave il retrouve facilement l'interrupteur et cligne des yeux quand la lumière le sort de la nuit. Il y a longtemps qu'il n'a pas mis les pieds dans cette pièce. Lors de ses dernières visites il restait à l'étage avec

son père. Il est incapable aujourd'hui de dire de quoi ils pouvaient parler. Du Vietnam très certainement, et de la difficulté à conserver ici en bon état des meubles en bois exotique. La cave sert depuis longtemps de refuge aux fauteuils et consoles que la sécheresse du climat a tant malmenés qu'ils sont devenus inutilisables. Des caisses sont empilées dans un coin, couvertes d'étiquettes avec ces signes que Gabriel n'a jamais su déchiffrer. Parfois Chang-Li décrétait l'urgence d'un apprentissage du vietnamien et elle le coinçait avec sa soeur derrière une table pendant les heures les plus chaudes de l'après-midi. Ses campagnes d'alphabétisation avaient une durée limitée à celle de sa propre constance, et aujourd'hui il ne sait guère plus parler cette langue qu'il n'a su la lire et l'écrire. Par contre Garance se prêtait avec plus de bonheur aux crises linguistiques de sa mère, aussi l'écho de ses progrès auprès de leur père excusait à l'avance toutes les fantaisies dont elle était capable.

Le plus étrange c'est que Gabriel ne garde guère de souvenir du Vietnam. Il est né et a vécu là-bas ses premières années mais il ne lui en reste rien en dehors de quelques images convenues, récits de ses parents, empreintes de seconde main. Les souvenirs des autres en quelque sorte. Comme il ne voulait pas trop les décevoir il se prêtait parfois au jeu de la nostalgie et inventait pour eux des pages d'enfance. En haut des escaliers qui le ramènent au niveau des pièces d'habitation, Gabriel heurte un objet. En se penchant il découvre l'ébauche d'un buste taillé dans l'ébène et qui a longtemps servi de presse livre dans la bibliothèque. Chang-Li s'était jetée avec passion sur cette bille de bois dont elle disait vouloir tirer une sculpture représentant son époux. Celui-ci prit la pose tous les soirs pendant une quinzaine de jours mais la résistance du bois avait eu raison de Chang-Li. Alors l'oeuvre en gestation avait connu différents lieux d'accueil, le petit établi sur lequel Chang-Li avait continué quelque temps à polir raboter sculpter, ou le bas de la porte de la cuisine qu'elle empêchait de battre les jours de grand vent.

Dans le séjour les meubles assoupis sous leurs draps blancs font des taches claires et sages. Gabriel revoit les énormes valises que chaque départ en vacances faisait réapparaître miraculeusement. Commençait

alors une période d'agitation frénétique durant laquelle les enfants avaient intérêt à se faire discrets. Généralement ce n'était qu'après deux ou trois crises de larmes que sa mère bouclait le dernier bagage en décrétant que c'était bien la dernière fois qu'ils retournaient voir la famille, qu'avec deux enfants tout était plus compliqué, que personne ne se rendait compte du travail que ce départ lui donnait. Puis elle s'asseyait sur le grand canapé recouvert de sa toile blanche - ce qui avait été jusque-là formellement interdit - et elle câlinait Garance et Gabriel avec mille baisers joyeux, les agaçant de caresses et de chatouilles, mettant ainsi fin au règne de sévérité précédent. Quand le taxi qui devait les emmener à l'aéroport arrivait, ils étaient en général échevelés et tout humides de transpiration tant ils avaient ri et s'étaient excités.

Gabriel est arrivé depuis deux jours. Il vagabonde de pièce en pièce sans trop savoir pourquoi il est encore là. Tout est en ordre et après avoir réglé les quelques détails dont il devait s'occuper, il n'a maintenant plus rien à faire. Le mas est installé dans ce grand silence qui succède aux départs définitifs, indifférent à la rumeur quotidienne du monde qui vient mourir au pied des murs du jardin. Gabriel dort dans le séjour. Il n'a pas voulu déranger la belle ordonnance des chambres où les photographies semblent avoir plus de légitimité à rester que lui. Sur l'une d'elle sa silhouette d'enfant se fond dans les racines d'un énorme banyan qui tissent un rideau épais entre ciel et terre. Souvent, son père lui parlait de cet arbre dont on disait qu'il avait résisté à tous les bombardements et pour lequel les autorités pensaient décider d'un détour de la voie ferrée afin de l'épargner. Gabriel ne se souvient pas de cet arbre. L'objectif du photographe est fixé sur l'enfant mais celui-ci semble absorbé par la multitude des racines et des branches qui l'entourent. Le visage est flou. Gabriel n'y reconnaît rien de lui-même.

Dans le tiroir d'une petite commode les bobines de soie que sa mère conservait juste pour le plaisir des couleurs sont sagement alignées. Le temps en a légèrement pâli la brillance mais elles gardent cet aspect de douceur que Gabriel retrouve sous ses doigts... il fait nuit, il marche

dans cette grosse nuit de toute la vitesse de ses petites jambes, un arbre gigantesque le saisit, l'étouffe, il crie.., puis ses mains enfouies dans un sari se réchauffent, une voix basse l'apaise, le console, l'odeur de la soie l'endort. « Tiens, j'avais oublié... C'est vrai, je me suis perdu une fois...C'est vieux tout ça... »

D'autres photographies le montrent enfant encore, vêtu du costume vietnamien, seul ou entouré de gens parfaitement inconnus. Même les traits des visages de ses parents lui paraissent étranges. Il sait qu'il s'agit d'eux mais ce savoir lui est extérieur, théorique en quelque sorte. « J'ai l'impression de regarder une exposition de portraits. C'est effrayant quand on y pense. On vit plus de vingt ans avec quelqu'un et on oublie son visage à mesure que le temps passe. »

Dans son ancienne chambre, Gabriel retrouve toutes les affaires qu'il n'a pas emportées au moment de son mariage : vieux livres de cours, bibelots et objets chargés des passions successives qu'il portait aux choses, collections de voitures miniatures et de gommes fantaisie que la chaleur et l'ancienneté se sont chargées de ramollir et de coller en paquets informes, séries de cartes postales aux signatures énigmatiques. Dans une boîte à chaussures, deux petits liens roses retiennent chacun une minuscule clochette. Il s'était battu pour les gagner quand il fréquentait le jardin d'enfants à Hanoï, et au final la petite brunette à laquelle il voulait les offrir avait passé la fin de l'année à engloutir les sorbets au corossol que son meilleur copain lui offrait. Il avait gardé les clochettes.

- C'est quoi toutes ces fusettes ?
- Rien, juste du fils que j'ai rapporté du mas
- Tu crois qu'on peut encore s'en servir ? Il doit être tout brûlé depuis le temps que...
- Non, n'y touches pas !
- Ben... Pourquoi ?
- Parce que !
- C'est idiot, autant l'utiliser s'il est là.

- Écoute Marie, je peux bien rapporter deux ou trois souvenirs tout de même.

Marie rejoint Gabriel dans le salon.

- Deux ou trois souvenirs ?... Tu as récupéré des affaires de là-bas ? Je croyais que rien ne devait être touché tant que ton père est vivant.

Après ils se serviront et s'il reste quelque chose ce sera partagé entre ta soeur et toi si j'ai bien compris. En attendant ne fais pas n'importe quoi, tu peux être sûr que le fisc sera à deux ou trois souvenirs près !

Tu crois que tu seras obligé de régler les dettes de ta mère ?

Gabriel hausse les épaules. Depuis son retour du mas, il s'irrite d'un rien. Il a déposé dans le garage des cartons remplis de bricoles sans intérêt ni valeur marchande, des choses intimes et dérisoires, sans rapport avec sa vie d'ici. Il n'a d'ailleurs rien montré à Marie et ne sait pas ce qui l'a poussé à ranger les roquetins de soie dans son tiroir à chemises. Tout comme il ne sait pas pourquoi il a décidé de retourner à Puges. Il sait qu'il va y repartir, c'est tout. Il ne cherche pas de prétexte, et pas plus d'explication. En ce moment il a le coeur barbouillé, une sorte de vague à l'âme qui tourne autour de pas grand-chose. Ce n'est ni la maison ni le jardin qui l'intéressent, même si son père a toujours un réel attachement pour les gros murs de pierres qui, des siècles durant ont protégé du froid et du soleil des générations successives. La dernière fois que Gabriel est allé le voir, il s'est aussi inquiété des oliviers. Pourtant son père se contentait de cueillettes approximatives quand il vivait au mas, ne tirant de celles-ci que quelques litres d'huile qu'il distribuait d'ailleurs facilement.

L'attirance que Gabriel éprouve pour la maison familiale est en fait ailleurs et lui-même s'étonne de cet intérêt nouveau. Son premier voyage avait été décidé pour des raisons pratiques et il n'avait aucune intention particulière si ce n'est de récupérer ses ciseaux à bois. Les événements en ont décidé autrement. Mais s'il s'agit de dire en quoi consistent ces événements, Gabriel est bien embarrassé. Il ne s'est strictement rien passé au mas. Pourtant il se sent obligé d'y retourner, comme la première fois il s'est senti obligé d'en rapporter des tas de babioles. Ces objets couchés là-bas dans la pénombre de la maison étaient jusque-là sans réalité, ils appartenaient à des époques révolues qui ne lui avaient jamais parlé. D'ailleurs le souci que son père a encore

de tout cela l'agace un peu, il préférerait qu'il s'intéresse plus à ses proches qu'aux choses. En même temps Gabriel reconnaît que les proches ne sont peut-être pas toujours bien présents. Quoiqu'il en soit il a l'impression depuis quelque temps d'être atteint d'une curieuse maladie qui l'attache aux bricoles les plus inutiles. Il pourrait en dresser un inventaire à la Prévert et ce n'est que lors de son voyage de retour qu'il a remarqué le point commun à tous ses trésors : chacun date de l'époque où il était au Vietnam avec ses parents. Rien de son adolescence passée à Puges, rien de sa vie d'étudiant n'a retenu longtemps son attention, il s'est focalisé sur les traces de Hanoï. Par exemple, entre les pages d'un livre de classe il a retrouvé une plume et n'a eu de cesse d'en connaître l'origine.

L'après-midi même il se promenait avec son père dans le parc de la maison de retraite :

- J'ai rangé mes livres scolaires et je suis tombé sur une curieuse plume ; je ne sais pas d'où elle vient.
- C'est probablement ta mère qui te l'avait donnée.
- C'est une plume de quoi ?
- De canard je suppose. Tu ne te souviens probablement pas de l'histoire qu'on racontait à Hanoï ? La plume, elle vient de là...
- Quelle histoire ? Raconte.
- Sur le fleuve qui sépare le Vietnam Nord du Vietnam Sud il y avait de nombreuses colonies de canards. Ils survolaient en formations triangulaires tout le pays mais ils revenaient toujours sur le fleuve. Puis un jour on s'est aperçu qu'ils étaient de moins en moins nombreux. On pensait que certains ne revenaient pas de leur voyage, puis on a accusé des agents espions de les capturer pour les empoisonner et les vendre aux civils. En réalité les canards mouraient tout simplement à cause de la violence du son des haut-parleurs qui diffusaient de la musique et des chants de propagande pour démoraliser l'ennemi. Je me demande si ce n'est pas la mort des canards qui démoralisait le plus les gens.

Gabriel sort de la chambre et rejoint les amis que Marie a réunis ce soir à l'occasion de son anniversaire. Ils ont déjà bien bu et le repas se déroule dans un joyeux brouhaha désordonné.

- Tu es vraiment bizarre toi en ce moment.

Jérôme l'interpelle alors que Gabriel reprend sa place en face de lui.

- Tu n'es pas malade au moins ?

- Juste un peu de fatigue, et les excès avec l'âge... enfin tu vois.

- Ce qu'il ne dit pas, ce sont tous les allers-retours qu'il fait entre la maison de son père et ici.

Gabriel lance un regard vers Marie qui poursuit. « La chaleur est torride et lui se promène sur les routes comme si de rien n'était. Son père m'a appelée l'autre soir, il voulait conseiller à Gabriel de ne pas venir. Le Vieux disait qu'il était peut-être une vieille péniche arrêtée mais qu'il avait bien l'intention de rester accroché au quai un long moment.

- Ce n'est pas que pour le Vieux que je vais là-bas. C'est drôle, je n'ai jamais été attaché au mas, pourtant depuis quelque temps j'ai l'impression que les objets y ont une vie. Enfin pas tous... les meubles restent de bons gros meubles silencieux même si ça fait bizarre de soulever les draps qui les protègent. Des fois j'ai l'impression qu'ils soupirent.

- Tu crois aux fantômes maintenant ?

- Ce doit être la solitude.

- Je n'ai jamais compris la passion de ton père pour tous ces bahuts, ces buffets, ces tables de rotin, ces fauteuils de bambou, ces malles, ces coffres, tous ces trucs quoi ! Moi ça m'étouffe.

- Je n'y vais pas pour la maison ni pour les meubles en fait. C'est curieux, c'est ce qui est à l'intérieur qui m'attire, des choses usuelles, privées, des choses qui me deviennent intimes, par contact en quelque sorte. La plupart du temps je n'ai aucun souvenir de ces objets et j'ai même l'impression de les voir pour la première fois. Puis des images me viennent, sans que je vois le rapport avec l'objet en question... Elles arrivent, se mettent en place, je m'applique juste à les recueillir.

- Tu es devenu mystique, toi !

- Non pas du tout. La mémoire est affaire d'application mais tu ne peux pas la forcer pour autant. Il faut se préparer à l'idée qu'un espace vide, une page qui a l'air blanche va se remplir de signes ; et au bout du compte tous ces signes vont avoir une signification... enfin, pour moi ils ont du sens.

Marie pose sa main sur le bras de Gabriel et remarque d'un ton léger :

- C'est pour cette raison que tu es devenu si taciturne ces temps dernier, taiseux et ronchon ?

Gabriel ne relève pas et poursuit :

- J'ai quitté le Vietnam tout petit et je ne me souvenais de rien, absolument rien. Les parents n'arrêtaient pas d'en parler, la maison de Pignes contient tout ce qu'ils avaient pu rapporter de là-bas et en plus, mon père achetait tout ce qui pouvait avoir le moindre rapport avec ce pays. C'est comme cela qu'il s'est retrouvé à la tête de quatre vieilles charrues qui avaient appartenu au grand-père et au père d'un jeune agriculteur parti tenter sa chance là-bas ! Mais moi, je n'avais gardé aucun souvenir. Enfin si, mais c'était juste un catalogue d'images en prêt-à-porter si vous voulez, regroupant les mêmes histoires standard qui ne me concernaient guère.

- C'est souvent comme ça que les sagas familiales s'écrivent !

- Peut-être, mais ça me restait étranger. Ma soeur Garance a toujours été plus sensible. A une époque elle prenait même des notes et le Vieux en était tout ému. Alors là il ne comprend pas bien ce qui m'arrive, pas mieux que toi Marie et que moi en tout cas. J'ouvre les placards, les tiroirs, les malles,... Je sors tous ces trucs inutiles, je les regarde...

- Tu en as récupéré ?

- Ah ne m'en parlez pas ! Le garage est plein et la dernière fois il a commencé à entreposer des cartons dans notre chambre. À ce rythme là on va pouvoir bientôt ouvrir une boutique asiatique.

Tout le monde rit. Le crépuscule exacerbe le chant des cigales et le parfum des belles de nuit roule en lourdes vagues successives le long des murs tièdes. Les clapotements de l'eau dans les rigoles d'irrigation de l'oliveraie voisine se mêlent aux croassements des crapauds. Les uns après les autres les invités prennent congé. Gabriel et Marie s'affairent, rangent les piles d'assiettes dans le lave-vaisselle, casent dans le réfrigérateur les reliefs du repas.

- Tu t'es surpassée ce soir, ton curry était excellent.

Gabriel retourne au jardin. Il éteint les flambeaux qui achèvent de se consumer en frissons tremblants.

- Gabriel, tu vérifies le portail ?

Marie bâille en se dirigeant vers la chambre, elle en pousse la porte.
Dans le miroir de la psyché, les reflets d'une courtepointe de soie
rouge brillent doucement sous la lumière de la lampe de chevet.

Françoise Chauvelier, 31 août 2003 (rév 3 fév 2007).